

From Excellent Scholars to Excellent Citizens: Historical Research in Our Times

I often wonder how future historians will assess the research climate of our time. Historians who have traced the evolution of our profession stress the reigning ‘zeigest’ of certain periods, the dominant assumptions about methods, theory and thematic priorities. CHA President George Wrong’s 1925 address asserted that historians should “refrain from taking sides” and judge historical problems “as if they were a citizen from another planet.” We might find this amusingly antiquated, or perhaps naïve in its faith in objectivity, especially since the CHA Papers indicate some research concerns were highly validated, others silenced, certain topics seen as far more socially urgent. Subsequent presidents did not hesitate to refer, in clearly judgmental language, to Canadian intellectual “backwardness” (Frank Underhill 1946) or the “idolatrous fanaticism” of the Soviet Union (F.H. Soward, 1948).

We are now more critical about claims to neutrality, recognizing that we all bring (as E.H. Carr said decades ago) certain “standpoints” to our research. Historians have also interrogated the dominant assumptions about ‘citizenship training’ that underpinned our own history in everything from the Canadianization of immigrants to school curriculum. But what are the citizenship assumptions shaping our own research climate? Should we engage with them critically?

One example may be the application process for doctoral and post-doctoral fellowships, not only SSHRC, but other granting agencies as well. Some OGS applications have a category that includes “leadership abilities” citing examples such as “extracurricular interactions and collaborations”; SSHRC awards such as the Vanier and Banting, of course, also include “leadership” language though the Banting has defined this more academically. Of course, this is not entirely new: looking beyond grades, building ideal citizens, harkens back to the Rhodes tradition. Still, when I applied for a SSHRC, I had to show I was an excellent scholar; now students must also indicate they are excellent citizens.

Students have told me they feel self-regulating pressures to be selective in their self-presentation as ‘academics plus.’ I know some SSHRC committees have expressed their concern to SSHRC that this “leadership” category is even IN applications. I wonder (blasphemously), is it not acceptable to be a scholar hermit and just produce great written work? And what makes a good citizen scholar?

D’excellents chercheurs, d’excellents citoyens : la recherche historique à notre époque

Je me demande fréquemment comment les futurs historiens jugeront du climat de recherche d’aujourd’hui. Les historiens qui ont tracé l’évolution de notre profession soulignent le « zeigest » qui domine à certaines périodes, les hypothèses qui prévalent au sujet des méthodes, la théorie et les priorités thématiques. Lors de son discours en 1925, le président de la SHC George Wrong affirmait que les historiens devaient « éviter de prendre parti » et juger des problèmes historiques « comme s’ils étaient des extra-terrestres. » Nous pourrions trouver ce souhait drôlement archaïque, ou sa foi envers l’objectivité quelque peu naïve, d’autant plus que les documents de la SHC indiquent que certains sujets de recherche ont été privilégiés, d’autres passés sous silence tandis que d’autres encore furent considérés comme beaucoup plus urgents sur le plan social. De plus, les présidents qui lui succédèrent n’ont pas hésité à se référer, en termes nettement critiques, au « retard intellectuel » des Canadiens (Frank Underhill 1946) ou au « fanatisme idolâtre » de l’Union soviétique (F.H. Soward, 1948).

Nous avons maintenant davantage de doutes quant à ces prétentions de neutralité, en reconnaissant que nous véhiculons tous (comme E.H. Carr le disait il y a plusieurs décennies) certaines « perspectives » dans notre recherche. Les historiens remettent également en question les tendances dominantes sur « l’éducation civique » qui sert de fondation à notre propre histoire ; de la canadianisation des immigrants au cursus scolaire. Mais quels sont les axiomes sur la citoyenneté qui influencent notre propre environnement de recherche ? Faudrait-il aborder le sujet de façon critique ?

Un exemple pourrait être le processus de demande de bourses doctorales et postdoctorales, non seulement du CRSH, mais aussi celui d’autres organismes subventionnaires. Certaines applications OGS ont une catégorie qui inclut les « qualités de leadership » du demandeur, citant des exemples tels que « les échanges et les collaborations parascolaires » ; les bourses du CRSH comme le Vanier et le Banting comportent également un volet « leadership » bien sûr même si le Banting le définit de façon plus pédagogique. Bien entendu, ceci n’est pas un nouveau phénomène : la tradition Rhodes considère plus que les notes obtenues et produit des citoyens idéaux. Toutefois, alors que je devais démontrer que j’étais une excellente chercheuse lorsque j’ai postulé pour une bourse CRSH ; les étudiants doivent à présent indiquer qu’ils sont aussi d’excellents citoyens.

Les étudiants me disent qu’ils se sentent contraints de se décrire eux-mêmes comme « super chercheur ». Je sais que certains comités du CRSH ont exprimé leur préoccupation au Conseil à l’idée que cette catégorie « leadership » fasse même partie des formulaires. Je me demande (questionnement blasphématoire), n’est-il pas convenable d’être un chercheur-ermite et simplement produire de grandes œuvres ? Et en quoi consiste un bon citoyen-chercheur ?

Granted all elements in an application may have a subjective edge. But “leadership” and “outreach” seem particularly so. I have seen people uncertain about how to judge, or using differing yardsticks for community outreach and activism, volunteer work inside and outside the academy. We might say any kind of civic engagement is ‘good,’ and we might agree that sharing our research broadly is ‘good,’ but assessing whether a researcher contributes positively to Canadian life involves assessments that are inevitably ideological in some sense. I can’t imagine that committees would not see an applicant tutoring disadvantaged children about history somewhat more positively on the citizenship meter than an applicant who declared their spare time went to an anarchist-communist underground party (or perhaps the Conservative party of Canada?). I am not talking about overt prejudice but rather the way in which we are inevitably subject to the prevailing ideas of our time, and currently, funded research may be critical (politely so, of course) but the overall goal is to ‘build a better Canada’ through evolutionary steps. The catch phrase “social justice,” often used, is highly elastic, taking in much – though probably not things considered “idoltrous fanaticism” in our time.

The assumption of good citizenship permeates many public pronouncements on research funding. A university president on the U15 website praises these “research” universities for furthering (among other things) “quality of life,” “a vibrant private sector,” “innovative businesses” and a “stronger economy” (actually, memo to the U15, all universities are so engaged). SSHRC annual reports are packed with promises of “innovation” (another popular word in university-land), reassuring the government and public that we are creating smart pathways for future development. Historians have shared their discomfort in proving to SSHRC how their research is ‘relevant’ or, in past applications, how it might aid “policy” discussions – this, especially those who are not modernists.

Perhaps the time is ripe for a discussion about the current citizenship assumptions in our research climate. I applaud efforts to engage with the public but I would love to see a full discussion by historians about research, citizenship, the state, and funding in part because History has historically been central to the humanist (in the best sense of the word) tradition of social critique and public engagement. Some educationalists are pushing against the dominant narratives of utilitarianism, training and pragmatism in our universities, suggesting humanist traditions of scholarship are still important. History could make an important contribution to this and related debates, and hopefully we would not all agree.

Joan Sangster
President
Historical Association of Canada

Je conviens que tous les éléments d’une application peuvent comporter un aspect subjectif. Mais « leadership » et « sensibilisation » me semblent l’être encore plus explicitement. Les critères d’évaluation utilisés pour juger de la sensibilisation communautaire, de l’activisme et du bénévolat à l’intérieur et à l’extérieur du milieu universitaire des demandeurs a créé un climat d’incertitude pour les membres des comités. Nous pouvons convenir que tout type d’engagement civique est une « bonne chose », et nous pouvons être d’accord pour dire que le partage de notre recherche est également une « bonne chose », mais d’évaluer si la contribution d’un chercheur à la société canadienne est positive ou non suppose nécessairement une évaluation idéologique quelconque. J’ai du mal à m’imaginer qu’un candidat qui offre un soutien scolaire en histoire à des enfants défavorisés ne serait pas mieux coté sur le compteur de citoyenneté qu’un demandeur qui consacre son temps libre à un parti clandestin anarchiste-communiste (ou peut-être au Parti conservateur du Canada ?). Je ne parle pas ici de préjugés flagrants, mais plutôt de la façon dont nous sommes inévitablement soumis aux idées dominantes de notre époque et qu’aujourd’hui, même si la recherche financée peut jeter un regard critique (poliment bien sûr), le but ultime est « de bâtir un Canada meilleur » par le biais d’un processus évolutif. L’aphorisme fortement utilisé de « justice sociale » est très élastique, mais ne l’est probablement pas pour ce que l’on considère aujourd’hui comme étant du « fanatisme idolâtre ».

La présomption d’une bonne citoyenneté est présente dans les nombreuses déclarations publiques sur le financement de la recherche. Un président d’université sur le site Internet de U15 louange ces universités « de recherche » qui favorisent (entre autres) la « qualité de vie », « un secteur privé dynamique », « des entreprises innovantes » et une « économie plus forte » (d’ailleurs, petite note à U15, toutes les universités font de même). Les rapports annuels du CRSH sont remplis de promesses « d’innovation » (un autre mot populaire dans le monde universitaire), rassurant le gouvernement et le public que nous créons des réseaux intelligents pour le développement futur. Les historiens éprouvent un malaise à prouver au CRSH que leur recherche est « pertinente », en particulier ceux qui ne sont pas modernistes, ou, dans des demandes antérieures, comment celle-ci pouvait faciliter les discussions « de politique ».

Le temps est peut-être venu d’avoir une discussion sur les présomptions de citoyenneté actuelles dans notre climat de recherche. Je salue les efforts de nouer un dialogue avec le public, mais je serais ravie de voir les historiens approfondir la discussion sur la recherche, la citoyenneté, l’état et le financement en partie parce que l’histoire a toujours été au cœur de la tradition humaniste (dans le meilleur sens du terme) sur la critique sociale et la participation du public. Certains pédagogues s’opposent au discours dominant sur l’utilitarisme, la formation et le pragmatisme dans nos universités, et avancent que les traditions humanistes de l’érudition doivent conserver toute leur importance. L’histoire pourrait apporter une contribution importante à ce sujet et autres débats connexes, tout en espérant que nous ne serons pas tous d’accord.

Joan Sangster
Présidente
Société historique du Canada